Conversation avec | Anouar Brahem

novembre 2021

Ici on parle de oud, de cinéma, de complicité au sein d'un quatuor et des tombeaux des Ducs de Bourgogne !

Nous allons avoir la joie de vous entendre bientôt à Dijon, le 30 novembre, dans le cadre du Festival Nuits d'Orient. Parlez-moi un peu de ce programme ?
Ce sera un nouveau programme constitué d'une sélection de compositions issues de plusieurs disques antérieurs. Nous avons fait la première à Athènes ; ce sera la seconde représentation à Dijon.

Pourquoi un tel quatuor ?
Cela fait plus de 10 ans que je joue avec ce quartet ! C'est un ensemble que j'avais constitué pour le disque *The Astounding Eyes Of Rita* en 2009. En effet, d'ordinaire je compose, puis je choisis les musiciens. C'est ce qui s'était produit à l'époque et je me souviens que j'avais mis du temps à trouver Klaus Gesing, Björn Meyer et Khaled Yassin.

C'est donc la particularité de ce nouveau programme, il s'est produit l'inverse : vous aviez les instrumentistes et vous avez monté un programme sur-mesure ! Comment l'équilibre timbral se fait avec un oud, une clarinette basse, une basse et des percussions ?
J'aime la clarinette basse dont le timbre me touche beaucoup et qui s'associe merveilleusement au oud. Vous savez, le oud est un instrument de musique de chambre qui ne s'accorde pas avec tous les timbres. De ce point de vue, il m'est d'ailleurs arrivé dans ma carrière d'avoir à relever d'incroyables défis !

Jouer dans la durée avec les mêmes artistes doit être synonyme de complicité et d'alchimie, un peu comme au sein d'un quatuor à cordes, dans la tradition occidentale. Comment vivez-vous les choses de ce point de vue ?
Il y a quelque chose de fort qui se crée lorsque l'on joue si longtemps avec les mêmes musiciens. D'ordinaire, chaque projet nécessite un enregistrement puis des tournées, afin de le porter sur scène, et c'est souvent douloureux lorsque l'aventure s'arrête. Là, l'aventure a continué après le premier projet et je m'en réjouis. C'est un équilibre précieux : quatre instruments, quatre talents mais aussi quatre personnalités qui sont de bonne compagnie et avec qui il est plaisant de voyager et de partager la scène.

Zoom sur le oud ! Comment décririez-vous cet instrument à quelqu'un qui ne le connaîtrait pas ?
C'est un instrument de la famille des luths, proche du luth médiéval. Il a toutefois une sonorité singulière et nécessite une technique différente. C'est une grosse mandoline ! Il faut préciser aussi que c'est l'instrument pivot dans les ensembles de musique arabe, auquel on associe la cithare, le nay, la darbouka...

Anouar Brahem © Marco Borggreve

Il a conquis le monde arabe et pas seulement, puisqu'il a été adopté en Occident, en Afrique, en subissant à chaque fois de légères modifications. C'est un instrument voyageur !

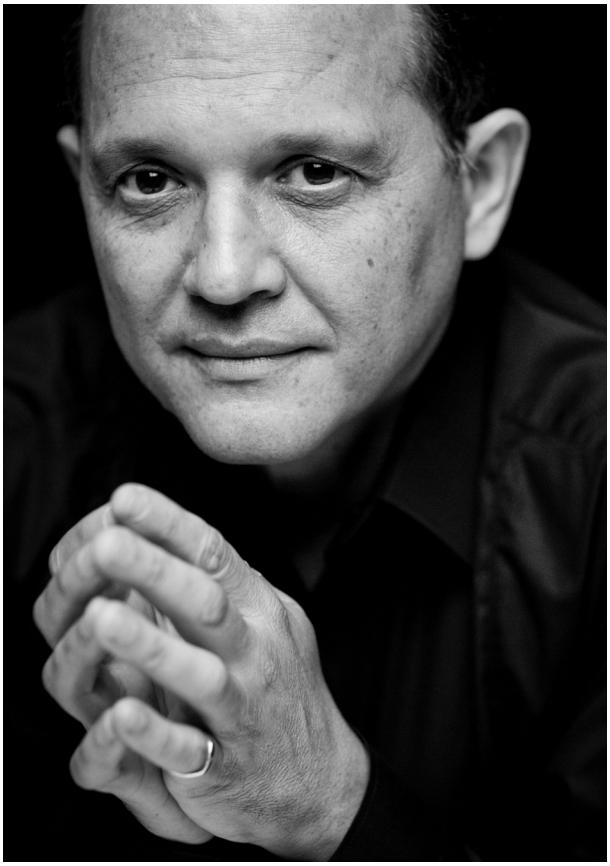
C'est l'instrument phare de la musique arabe !
Oui ! On dit de lui qu'il est le sultan des instruments !

C'est une belle image. Et quelle place à la tradition musicale arabe dans le programme que vous donnerez à Dijon ?
C'est une question à laquelle je ne peux pas répondre ! Ce sont mes compositions. Je ne peux pas faire la part des choses et départager ce qui est de l'ordre de la tradition et ce qui est du côté de l'innovation, c'est un mélange tout à fait personnel. Cela vient de mon histoire, de mon parcours. Mon apprentissage est effectivement synonyme d'enseignement traditionnel. Adolescent, mon unique ambition était d'être un bon interprète de la tradition. Mais par la suite, en tant que compositeur, j'ai été quelque peu en rupture avec ce grand héritage. La musique est un espace de liberté, je prends des directions singulières, je dessine un chemin différent. J'aime me surprendre et aller vers des terrains inconnus.

Quelle est la part d'improvisation dans ce programme ? Comment concevez-vous l'improvisation et comment la vivez-vous ? En d'autres termes, tout est-il écrit ?
Toutes les compositions sont écrites, oui, mais je laisse souvent une part à l'improvisation.

Comme dans le jazz, en somme.
Oui, la musique arabe a ce lien avec le jazz... Dans cette tradition, on reconnaît un bon musicien à travers sa capacité à improviser ! C'est donc un équilibre très subtile : ce n'est pas une liberté totale car chaque pièce a un univers propre, et parce

« Adolescent, mon unique ambition était d'être un bon interprète de la tradition. Mais par la suite, en tant que compositeur, j'ai été quelque peu en rupture avec ce grand héritage. La musique est un espace de liberté, je prends des directions singulières, je dessine un chemin différent. J'aime me surprendre et aller vers des terrains inconnus. »



Anouar Brahem © Marco Borggreve

que c'est important que le public puisse le percevoir. J'ai besoin d'atteindre cet univers particulier à chaque fois, mais, en même temps, j'ai besoin que ça sonne comme de l'improvisation.

Liberté et spontanéité dans un cadre longuement pensé ! Comment pensez-vous votre rapport au corps ? Comment vit le corps musicien en mouvement, avec son instrument et au travers l'interaction des autres musiciens ?
Chaque musicien fait un avec son instrument et chaque instrument a sa propre personnalité. D'une certaine manière, nous enveloppons l'instrument. Lorsque l'on improvise, on se met, en plus, dans un certain état d'esprit. Le mot arabe, difficilement traduisible est *tarab*, ce n'est pas tout à fait l'extase, pas tout à fait une transe non plus... Il y a ensuite la complicité : on joue ensemble, on joue à se surprendre soi-même, on joue à surprendre les autres. Chaque concert est unique ! On trouve à chaque fois une émotion différente, une interaction particulière.

Si vous deviez parler de ce programme en des termes non pas musicaux mais picturaux ou en termes d'images, de textures, de matières ?
Souvent les gens qui écoutent ma musique me parlent de paysages ; ils me font comprendre que cette musique est évocatrice d'univers spécifiques. Ils n'ont pas tort de me poser des questions à ce sujet, de me parler de cela, parce que je suis quelqu'un de très sensible à l'image. Je regarde beaucoup de films, j'aime regarder des œuvres d'art, j'adore la danse. J'ai même tendance à me confronter davantage à des œuvres visuelles qu'à des œuvres sonores, étrangement. Pourtant, je n'ai pas d'images précises en tête quand je compose. L'image m'influence donc, mais indirectement. Pour ce programme en particulier, j'ai surtout voulu réfléchir à l'articulation des différentes pièces. Quand on constitue un programme, il est important de trouver des univers différents : des moments plus rythmiques, d'autres plus épurés, d'autres, encore, plus abstraits... On essaie de constituer une dramaturgie, dans une forme de cohérence et de continuité.

Comme une narration ?
Pas nécessairement. C'est le même travail que lorsque l'on fait un disque, l'ordre des pièces devient important. J'ai beaucoup travaillé sur ce point, car je voulais une dramaturgie porteuse de sens, et surtout pas quelque chose qui ressemblerait à un simple *best of* ! C'est ce qui crée l'identité d'un programme, comme une sorte de voyage.

Quels sont vos maîtres, Anouar Brahem ?
J'ai envie de parler, tout d'abord, de mon maître Ali Sritii, un grand joueur d'oud tunisien, ainsi que de quelques grands musiciens de la musique arabe : Mohamed el-Qasabgi, un compositeur égyptien très novateur pour son époque, un très grand virtuose avec une personnalité unique. Il accompagna Oum Kalthoum jusqu'à sa mort en 1966. J'ai aussi envie de mentionner Riad Mohammed Al Sunbati et Mohamed Abdel Wahab. En y réfléchissant, je considère

avoir beaucoup de maîtres : le compositeur, guitariste et pianiste brésilien Egberto Gismonti, le jazzman anglais John Serman, mais aussi le grand Keith Jarrett…

Et qu'est-ce qui vous inspire au quotidien ? Quelles sont vos sources d'inspiration ?
C'est une bonne question, si seulement je le savais ! L'inspiration se situe, je pense, dans des interactions avec ce qui nous remue, au plus profond de nous : nos émotions enfouies, notre histoire personnelle, ce qu'on vit au quotidien. Cela peut donc s'incarner partout : une personne dans la rue, un musicien dans le métro, un état émotionnel particulier… J'ai parlé de l'image aussi, j'y reviens, car le cinéma est une forte source d'inspiration pour moi. Je peux sortir ébranlé d'un film, en parler pendant des heures, ressentir les émotions qu'il m'a procurées pendant de longues heures après la projection.

Je terminerai cet entretien par des questions plus géographiquement situées ! Connaissez-vous la salle de l'Auditorium de Dijon ?
Pas du tout ! C'est la première fois que je m'y rendrai.

Et la ville de Dijon ?
J'y ai joué une fois mais ne la connais pas très bien, tout comme la Bourgogne en général. Me conseilleriez-vous d'ailleurs de visiter quelque chose en particulier ?

Oui, je pense que, si vous en avez le temps, vous apprécieriez le Palais des Beaux-Arts qui a été rénové récemment. Il contient notamment les tombeaux des Ducs de Bourgogne qui sont magnifiquement mis en scène dans une salle dédiée. Puisque nous avons parlé d'univers inspirants et d'images qui provoquent de fortes émotions, cet espace devrait vous plaire, je crois…
Merci beaucoup à vous, j'irai donc m'y promener ! •

Propos recueillis par Camille Prost

opera-dijon.fr

Anouar Brahem © Marco Borggreve

Anouar Brahem
Quartet
Festival Nuits d'Orient
musique
mardi 30 novembre 20h
auditOrium